

DRAGO JANČAR

DES BRUITS
DANS LA TÊTE

Traduit du slovène par
ANDRÉE LÜCK-GAYE

Libretto

C'est en août 1975, dans les geôles antiques de M., qu'on m'a raconté l'histoire que je vais essayer de répéter ici dans le détail. Son héros me l'a relatée au cours d'une série de soirées étouffantes, aux sons d'un orchestre qui, dans la touffeur de la nuit, ruisselaient sur nous de la terrasse de l'hôtel tout proche. Je me souviens : nous étions dans le couloir près d'une fenêtre dont la partie basse était à peu près à la hauteur du genou et qui se trouvait juste en face de la porte de la cellule où j'ai passé cet été-là. Parfois, bien que ce fût interdit, nous apportions des chaises. Comme le conteur aimait les détails, il était impossible de faire notre travail en vitesse et debout et il veillait constamment à ce que tout fût noté au fur et à mesure. Quand, pendant son récit, il détournait son regard d'un point indéterminé entre les grilles, un regard qui dans l'épaisse touffeur du soir mêlée aux sons de l'orchestre de l'hôtel cherchait dans le lointain, cherchait dans le passé, cherchait dans les rêves, alors ce curieux regard cherchait toujours non mes yeux mais mon stylo à bille. Pourquoi n'écris-tu pas ? disait-il sombrement quand mon crayon était au repos. Ce sont des choses importantes. Quand il voyait la pointe du crayon glisser sur le papier, il était grave et heureux. Écris, disait-il, note tout, c'est de l'Histoire. Le conteur, témoin et en même temps participant au fameux soulèvement d'une prison du Sud, avait fait de moi son Flavius Josèphe. Il connaissait la Guerre des Juifs de ce dernier et il était convaincu que, «vus objectivement et rétrospectivement», ces événements, la révolte des

Juifs et le siège de Massada, n'auraient pas eu d'existence s'il n'y avait pas eu Flavius Josèphe pour décrire en détail non seulement les événements mais parfois aussi les rêves des participants des deux bords. Et il en serait ainsi des événements dont il a été témoin, il en serait ainsi de toute sa vie s'il n'y avait personne pour la consigner dans la mémoire de l'Histoire.

Mon conteur était à vrai dire un homme particulier. De tous les meneurs historiques de la révolte de Livada évacués à l'issue des événements dans les nombreuses prisons du grand État de l'époque pour que l'affaire fût noyée au plus tôt dans l'oubli, pour que jamais plus elle ne servît de modèle et pour en effacer toute trace derrière elle ; de tous ces reclus célèbres, il fut sans doute celui qui avait joui du plus grand prestige. Il était impossible d'effacer ses traces, la large comète de ses actions épiques traînait derrière lui où qu'il allât. Il devint une légende de son vivant. Quand j'arrivai dans la vieille prison de M., alors que j'attendais dans une cellule du sous-sol qu'on appelait la «salle de passage» mon transfert dans les étages supérieurs, un jeune taulard aux longues années de pratique bondit à la fenêtre et s'écria dans une sorte de fièvre : Keber, il est ici ! Moi je ne voyais rien d'autre que des jambes, du talon au genou, de nombreuses jambes en pantalon gris et grosses chaussures qui, comme un mille-pattes, grouillaient devant la fenêtre à la promenade de l'après-midi. J'étais un jeune homme sensé et je demandai comment il savait que c'était Keber, moi je ne voyais en effet que des jambes de pantalon et des chaussures. Mon collègue d'attente dit brièvement non sans une ombre de mépris : Il traîne. Je ne sais pas quel mépris m'aurait frappé si j'avais posé la question que j'avais sur le bout de la langue, à savoir : Qui est Keber ? Ça aurait été comme si un étudiant en histoire avait demandé qui est Spartacus ou qui est Robespierre. Keber était un nom que, cet été-là, dans les antiques cellules de M. on prononçait avec respect, la nuit, des histoires murmurées sur sa vie couraient de bouche à oreille et le souffle des voleurs, des faussaires et des violeurs ordinaires s'arrêtait : Keber, son béret vert sur la tête, avait dormi au

Vietnam parmi les cadavres, il avait traversé les océans en bateau, à Saint-Domingue il avait fait trembler des généraux en caleçon, en Russie des femmes avaient tenté de se suicider pour lui ; quand, sur la base d'une trahison, les policiers étaient venus l'arrêter à la suite d'un vol réussi à la poste, ils avaient amené un bataillon entier, bloqué tout un quartier de Ljubljana et surveillé toutes les sorties de la ville. Cependant ni ça ni d'autres actions fameuses n'auraient été auréolés de tant de gloire si Keber n'avait pas été celui qui avait provoqué le grand soulèvement de Livada et qui avait tenu bon jusqu'à la fin. Selon la seule version à ma disposition, et c'était la version des prisonniers de M., Keber était sans conteste le premier et le dernier héros de la chronique jamais encore écrite de la célèbre révolte. Peut-être d'autres meneurs légendaires dont ce récit décrit les actions ont-ils « objectivement et rétrospectivement » d'autres points de vue sur le rôle de l'individu dans l'histoire parallèle de l'humanité, mais je pose la question : qui parmi eux reconnaîtrait-on par la fenêtre d'une salle au sous-sol si on ne le voyait que des talons aux genoux ? Rien qu'à sa fameuse démarche nonchalante surmontée d'un corps trapu qui se mouvait sur un rythme traînant et d'une tête haute et chauve au regard d'aigle fixé au loin, c'est-à-dire sur le premier mur, mais quand même au loin, c'est-à-dire au-delà du mur, là où se trouvent les mers, les déserts et les bois, les rues des grandes villes et les digues des ports lointains.

Tous les grands hommes ont leurs petites faiblesses. Keber aussi. En fait, il n'en avait que deux et on ne s'en occuperait pas ici si elles n'avaient pas été d'une importance fatale dans le début violent et le prolongement mouvementé du soulèvement de Livada. Je fus vite averti de la première : il ne supportait pas les actions inconvenantes, obscènes, outrageantes : le majeur tendu, le bras plié au coude, la main cramponnée effrontément sur les testicules ni même le cure-dent dans la bouche. Il voulait que les gens se tiennent bien en sa présence, ce qui était assez inhabituel dans ce milieu. Celui qui ne respectait pas ce bon ton était averti et ça allait mal

pour lui au délit suivant. Son autre faiblesse était plus dangereuse car il n'y avait aucun avertissement mais une sanction immédiate, une explosion de fureur inhabituelle qui se terminait par quelques détériorations ou bris de meubles. C'était le frottement d'un couvert sur une assiette qu'il supportait plus mal encore que les gestes obscènes pour lesquels il prenait le temps de la réflexion. Un jour au déjeuner, je vis son regard se figer, de curieuses ombres se promener sur son visage, tous ses muscles palpiter jusqu'à la légère calvitie de ses tempes, ses mâchoires broyer quelque chose et à l'instant même le silence se fit à table. On arracha le couvert des mains du malheureux qui continuait de racler quelque chose avec sa cuillère dans le fond métallique de son assiette et on attendit ce qui allait arriver ; ou ça passait ou ça finissait mal pour lui. Cette fois-là, ça passa. Ça tinte, m'expliqua-t-il le soir alors que j'étais déjà son chroniqueur, donc digne de sa confiance. Ça tinte dans ma tête. On ne doit pas racler son assiette, a-t-il dit, sinon ça se met à tinter. Ça résonne dans la tête de la plupart des gens, ai-je dit. Ça ne résonne pas, a-t-il dit assez furieux, je ne suis pas une cloche. Mais ça tinte, zzz, un son haut, métallique. C'est dangereux, a-t-il dit, une petite veine peut éclater dans ma tête. Quand j'y pense, ça tinte encore plus.

Vu les conditions dans lesquelles il vivait, sur les bateaux, en caserne et en prison, il était bien sûr difficile d'échapper à ces deux faiblesses. C'est pourquoi ça tintait assez souvent dans sa tête et c'est pourquoi le type qui ne connaissait pas les deux faiblesses du grand homme s'embarquait souvent dans des difficultés assez importantes, et même pires.

S'il ne supportait ni les gestes obscènes ni le raclement d'un couvert contre une assiette, il aimait entendre le glissement du stylo sur le papier, le frottement qui notait ses actions et ses pensées. Parfois il avait l'air d'attendre difficilement l'heure du soir où nous nous mettions au travail, parfois il arrivait avant moi à la fenêtre du couloir. Il venait d'un secteur complètement fermé et je n'ai jamais su comment il réussissait cet exploit. En dernier lieu, il devait fran-

chir une lourde porte en fer. Mais tous les soirs il était là et tous les soirs il continuait son récit. L'intervalle entre le dîner et dix heures, l'heure d'aller dormir, était un moment de liberté qui était toujours aussi un moment de vide. Les portes des cellules étaient ouvertes sur le couloir, certains remplissaient ce vide en vagabondant dans leurs souvenirs, d'autres en discutant, d'autres encore en picolant en cachette. La touffeur grisante d'août filtrait à travers les puissants murs austro-hongrois qui pendant la journée nous protégeaient de la chaleur estivale, et avec elle des sons de l'orchestre de l'hôtel de l'autre côté de la rue. Ces sons accentuaient encore le vide qui se creusait dans les poitrines et dans les têtes pendant ces moments de liberté. Le vide du soir que certains considèrent comme un problème de mémoire, d'autres comme une angoisse, et que les plus cultivés appellent mélancolie, est un moment étrange qu'il faut à tout prix combler. Le héros de cette histoire et son chroniqueur le remplissaient soir après soir en relatant les événements réels ou imaginaires de l'histoire de la grande révolte. C'est ainsi qu'entre les sons de l'orgue et des guitares électriques arrivaient aussi dans nos murs les échos des grands combats et la lueur des incendies qui avaient éclairé Livada la révoltée, ses actes courageux et lâches. Un peu avant dix heures, l'orchestre de l'hôtel jouait Besa me mucho, ce qui signifie « Embrasse-moi fort », et il s'avéra que cette chanson était aussi la faiblesse passagère de notre homme historique. Ça l'irritait un peu, car ici, à l'intérieur, on ne doit jamais céder aux sentiments, jamais. Alors arrivait quand même un mot sur Leonca ou sur les deux femmes d'Odessa. Parfois il commençait par quelques jurons, le juron n'est pas une obscénité, le juron n'est qu'une béquille sentimentale ou rhétorique, et il le prolongeait par de courtes phrases sur un ancien amour que je ne reliais que plus tard à la texture de son récit héroïque.

Il semble que, de tous ses faits de guerre et voyages légendaires, c'était la visite de Massada, l'ancienne forteresse juive de la mer Morte, qui avait produit sur lui un effet particulièrement fort. Cette étape n'appartenait pas à la légende, c'était une courte visite

touristique qu'il avait effectuée en compagnie de Leonca et qui lui avait laissé une impression tellement puissante qu'elle revenait sans cesse dans ses pensées et son récit. Ce voyage de Jaffa à Massada en passant par Jérusalem et la mer Morte l'obsédait en quelque sorte. Tous les soirs, au moment de nous séparer, il revenait d'une phrase sur ce voyage. Il semble qu'il avait vécu là-bas une sorte d'illumination particulière. Il ne savait ou ne voulait dire laquelle, mais j'en arrivai à cette conclusion parce qu'il était d'autant plus obsédé par Menahem, Éléazar et les autres héros révoltés d'autrefois poussés par une grande foi et leur grand et terrible Dieu que sa vie réelle était pleine de sons métalliques de cuillères qui raclaient les assiettes et de majeurs tendus de façon inconvenante.

Toutes les nuits, après que l'orchestre de l'hôtel avait joué Besame mucho et après que la sonnerie très vibrante avait annoncé qu'il fallait aller dormir, quand les verrous et les clefs des gardiens avaient fini de cliqueter, quand les dernières plaisanteries sexuelles du soir, les raclements de gorge, les jets d'urine dans la cuvette, les remuements et les premiers ronflements étaient terminés, je pensais à cet homme, à sa vie, à la révolte qu'il avait dirigée avec succès jusqu'au bout. Les ailes de l'imagination qui chaque nuit frémissent au-dessus de tous les endroits fermés du monde sont libres et puissantes. C'est pourquoi il ne faut pas s'étonner si le héros de notre histoire liait souvent ou même confondait les événements d'autrefois en Judée et ceux qu'il avait lui-même vécus, les rêves apportés par ces mêmes ailes dans les prisons et la situation réelle, les voies célestes et le grouillement des bas-fonds.

Moi je les note et les transmets comme je les ai reçus.

Depuis lors, vingt ans ont passé, plus encore depuis la révolte de Livada. Et deux mille ans complets ont passé depuis la guerre des Juifs et le siège de Massada. Qui mettrait sa main au feu pour le sens précis et le son de chaque mot noté ? J'ai essayé d'être, autant que faire se peut, un rapporteur fidèle au moins de ce dont notre héros avait été témoin. C'est pourquoi, étant donné ses fréquentes comparaisons entre la révolte de Livada et la guerre des Juifs et

le siège de Massada, je me suis autorisé quelques courts éclaircissements historiques avec l'aide de Flavius Josèphe pour que le lecteur sache à peu près ce que notre héros, en plus de ses tintements fréquents, avait en tête.

À l'époque, je ne savais pas encore que ce tintement arrivait des grands espaces libres de la mer qui transmettent d'invisibles signaux à la cabine du télégraphiste. Plus un lieu est fermé, plus il renferme de sons lointains et de rêves itinérants.

Souvent, ce qu'il avait dans la tête, c'étaient des rêves, et c'est par des rêves que tout ça, comme il le racontait, avait commencé. Et à l'instar du vieil Hérode à qui, dans ses songes, un aigle arrachait les yeux, et il s'agissait d'un terrible présage, la destruction du Temple, le soulèvement en Judée, la fin du Royaume, ses rêves étaient aussi l'annonce de la dévastation qui menaçait Livada. C'est pourquoi aussi, dans ses rêves finalement emportés, quelqu'un, une femme, ouvrait des conserves qui tintaient, un lézard se glissait dans sa tête, ce qui ne pouvait être qu'un mauvais présage.

Il avait dans la tête une nostalgie insupportable. Roulement d'un train de son enfance, surface de la mer sur laquelle glisse un bateau, chambre chaude de femme dans les faubourgs. Si insupportable qu'elle se transformait en néant, qu'elle risquait de faire exploser et sa tête et son monde.